

P.

L'expérience montre que nous portons, chacun, notre propre capacité de mouvement et de changement. L'important est peut-être qu'il y ait au préalable un « vouloir faire », lequel ne peut se mettre en forme que si l'univers est au moins sommairement balisé. Ce « vouloir faire » est d'autant plus puissant et donc capable de faire changer les choses qu'un projet est commun à plusieurs personnes et qu'il va dans le sens d'une reconnaissance mutuelle. Parmi les personnes dites en difficulté, il y a des cas où la volonté de l'apprenant est si forte qu'elle s'impose et conduit d'elle-même à la réussite. Mais parfois, la situation pédagogique est plus complexe et nuancée. Elle implique au moins deux personnes, qui ont chacune leurs motivations et leurs résistances.

Pour illustrer mon propos, je me référerai au second des trois « cas » annoncés plus haut : P.

Je rencontre P. dans un Centre Médical et Social à une dizaine de kilomètres de son domicile. Il est venu à pied.

En l'écoutant, je me rends compte qu'il vit prostré dans une caravane au milieu d'un camp de gitans dont il subit les brimades. Il est affaibli et se méfie. Il est inquiet. Il ne parle pas mais chuchote. Il croit pouvoir être entendu par ceux dont il a peur qui se trouvent dans le village très éloigné du lieu de notre rencontre.

Il s'explique. Sa santé ne lui permet plus de subvenir à ses besoins. Il a été journalier agricole. Il est allocataire du RMI. Il a besoin de rencontrer des gens, de s'échapper, de faire quelque chose d'autre. Il ne veut plus rester seul.

Des "Ateliers d'écritures"<sup>1</sup> existent à Montauban. Les participants se retrouvent une fois par semaine. C'est au moyen d'une activité créatrice qu'ils rompent l'isolement vers lequel l'absence d'emploi les pousse irrésistiblement. C'est pour cela que P. est venu. Il a été informé de l'existence de ces ateliers par son assistante sociale.

Pour participer à cet atelier, P. doit aller. Il n'a pas le permis de conduire. Il n'est jamais monté sur une mobylette. Il n'y a qu'une solution : le bus ! Mais P. n'a jamais pris le bus et ne sait pas comment faire. La semaine suivante, je viens le chercher à l'heure où passe le bus que nous suivons en voiture jusqu'à Montauban. Je lui montre le chemin. Il est très attentif à tous les repères qu'il note dans sa mémoire. Le long du parcours, il regarde sa montre pour évaluer le temps du trajet et à l'arrivée, la situation de la gare routière dans la ville.

Je décide de le raccompagner, ce qui me permet pendant le trajet de retour d'échanger sur l'activité de l'atelier et ce qu'il en pense. Je sens aussi qu'il n'est pas encore assez rassuré. La semaine d'après, je reviens. Cette fois, P. prend le bus. Je le suis en voiture. Et il repart seul ! Victoire !

Il vient à l'atelier chaque semaine. Il aime dire aux autres qu'il a pris le bus. Il est fier de sa table d'horaires et de ses tickets. Il les montre volontiers lors d'une énième sortie du portefeuille pour vérifier une information, par quel car il peut partir ou revenir. Et il est si content de sa nouvelle indépendance ! Il y a chez cet homme une telle joie de faire en tout qu'il communique son enthousiasme et sa liberté nouvelle. Il est sorti de son confinement.

---

<sup>1</sup> Il s'agissait d'écritures plurielles (théâtre, vidéo, danse, écrits, dessins ...)

Le bus joue comme un instrument de mesure personnelle, il peut élargir son périmètre d'expérimentation et d'autonomie. Il peut, en prenant le bus, se donner sa mesure. Et comme elle est grande !

La nouvelle confiance qu'il a en lui-même rayonne au point qu'il inspire de plus en plus confiance aux autres participants qui veulent le manifester. Ils lui demandent de devenir le Président de l'association « Etre et Apprendre », leur Association, celle qu'ils ont fondée pour faire vivre les Ateliers d'Écritures. Il devient leur emblème, lui qui, plus que tout autre, s'est libéré des pesanteurs du destin. Il apprend à se servir d'un ordinateur. Il gère avec la secrétaire toutes les affaires courantes de l'association. Il reste Président de nombreuses années, jusqu'à sa mort, causée par une crise cardiaque.

Ce que le cas de P. permet de repérer, c'est qu'une modeste table d'horaires de bus peut devenir un « instrument de mesure ». Cette idée est sans doute décalée face au déploiement technologique des étalons laser et des satellites d'observation contemporains. Néanmoins, vue du côté du sujet, elle est juste.

Aujourd'hui, même si la puissance, la performance, l'argent sont survalorisés, notre époque est aussi celle du désarroi et de la désorientation. Il y a des personnes, comme P. pour qui une table d'horaires de bus porte l'espoir et mesure la réalité d'une autonomie nouvelle et chaque jour renouvelée.

Grâce à la table d'horaires, instrument fiable de repérage, P. balise son espace et s'y déplace en toute confiance. Ses repères s'ajoutent les uns aux autres. Il solidifie sa conscience par la reconnaissance en soi d'un univers d'autonomie et de tranquillité de l'esprit. Il est devenu un "je" agissant pour sa libération dans le monde. Il détient *son* instrument de mesure.

Il ne s'agit pas ici de sous-entendre qu'il y aurait des mesures pour les riches et d'autres pour les pauvres, ni que la métrologie de pointe serait suspecte. Mais ce qui est évoqué est d'un autre ordre. Il s'agit de la nature même de la connaissance. C'est en quelque sorte un préalable philosophique à l'étude de la métrologie.

« Mesurer, c'est compter » et aussi sûrement, « Mesurer, c'est comparer ». Connaître, c'est aussi comparer. Piaget montre dans une de ces descriptions le processus par lequel le nouveau-né prend conscience que les choses existent et ont une permanence hors de lui<sup>2</sup>. Il en arrive à se définir lui-même par différence avec cette permanence externe. Ce repérage élémentaire qui permet à P. de se repérer et de se reconstruire à partir d'un horaire de bus semble être de même nature.

---

<sup>2</sup> Jean Piaget. *La construction du réel chez l'enfant*. Ed. Delachaux et Niestlé S.A., Neufchatel, 1950.